

# La Fable des abeilles de Bernard Mandeville

**M**an devil, ce qui signifie en anglais « homme diable » : ce jeu de mots fait à l'époque sur son patronyme, Bernard Mandeville (1670-1733) ne pouvait manquer de le susciter en publiant *La Fable des abeilles* (1705), tant l'ouvrage était scandaleux. Mandeville était médecin et expliquait que, de même qu'il était habitué à disséquer les cadavres, il savait fouiller les recoins les moins reluisants de l'âme humaine. Sa formation était par ailleurs celle d'un lettré et d'un philosophe. Des satiristes antiques, comme Ésope (VII<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles av. J.-C.) ou Juvénal (I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> siècles apr. J.-C.), il a retenu le goût pour l'ironie versifiée : d'où la forme stylistique de la fable, constituée d'un poème d'une douzaine de pages, suivi de longues remarques en prose où l'auteur explicite sa pensée. Il a aussi lu les **Modernes\***, avec une prédilection pour ceux qui se plaisent à dénoncer les illusions flatteuses des hommes sur eux-mêmes, comme Pierre Bayle (cf. p. 20) ou **Thomas Hobbes\*** (1588-1679).

## Vices privés et bien public

Mandeville nous conte donc l'histoire d'une ruche dont les abeilles, comme il se doit dans une fable, sont pourvues de toutes les caractéristiques psychologiques des hommes. À observer ces insectes à la loupe, on se rend compte d'abord à quel point leurs vertus ne sont qu'apparentes. En effet la vraie vertu est désintéressée, elle suppose une com-

plète abnégation, alors que nos abeilles sont presque continuellement mues par leur amour de soi. Il y a les hypocrites qui cachent leur égoïsme à autrui, et surtout il y a les bonnes consciences qui refusent de se l'avouer à elles-mêmes : car ce n'est le plus souvent que pour jouir d'une image flatteuse de soi que ces abeilles accomplissent leur devoir. Or, bien que

**La frivolité fournit  
du travail à l'industrie  
du luxe, la gourmandise  
et l'ivrognerie  
font marcher le petit  
commerce...**

les abeilles soient ainsi fondamentalement égoïstes, donc vicieuses, cela n'empêche pas la ruche de prospérer, bien au contraire. C'est le sous-titre fameux de la *Fable* : « Les vices privés font le bien public. » Mandeville le prouve en accumulant les paradoxes, comme dans le premier extrait ci-contre : la cupidité pousse les riches à financer l'économie pour en retirer des profits, la frivolité et la vanité fournissent du travail à l'industrie du luxe, la gourmandise et l'ivrognerie font marcher le petit commerce, etc. Mais un jour, le dieu Jupiter touche les abeilles de sa grâce et les rend authentiquement vertueuses. Le deuxième extrait décrit le résultat : les investisseurs n'investissent plus, les consommateurs ne consomment plus, le chômage s'installe, la popula-

tion décroît. La ruche ainsi affaiblie devient une proie facile pour les puissances étrangères qui, elles, sont demeurées vicieuses, donc prospères et populeuses. Il ne reste plus à Mandeville qu'à tirer la morale de la fable, retranscrite dans notre dernier extrait : entre la prospérité et la vertu, la société doit choisir.

Le succès de la *Fable* fut immense dans toute l'Europe des Lumières : Hume (cf. p. 44), Voltaire (cf. p. 70), Rousseau (cf. p. 74) et Kant (cf. p. 100), pour ne citer qu'eux, discutèrent sa définition exigeante de la morale, sa compréhension cynique du lien social, ou encore son analyse paradoxale de l'économie. C'est d'ailleurs ce dernier point qui assurera sa postérité à long terme. Au XIX<sup>e</sup> siècle, **Karl Marx\*** (1818-1883) critique notre auteur comme une source de l'idéologie capitaliste, tandis que Friedrich von Hayek (1899-1992), le grand économiste libéral du XX<sup>e</sup> siècle, le place avec enthousiasme dans son panthéon intellectuel. Et nous, lecteurs du XXI<sup>e</sup> siècle, sommes nous sûrs que ces abeilles ne nous ressemblent pas comme des petites sœurs ailées ?

**Michaël Biziou**, maître de conférences à l'université de Nice, a publié *Adam Smith et l'origine du libéralisme* (PUF, 2003) et *Shaftesbury. Le sens moral* (PUF, 2005).

# « La vertu seule ne peut faire vivre les nations »



C'est ainsi que, chaque partie étant pleine de vice,  
Le tout était cependant un paradis.  
Cajolées dans la paix, et craintes dans la guerre,  
Objets de l'estime des étrangers,  
Prodiges de leur richesse et de leur vie,  
Leur force était égale à toutes les autres ruches.  
Voilà quels étaient les bonheurs de cet État;  
Leurs crimes conspiraient à leur grandeur,  
Et la vertu, à qui la politique  
Avait enseigné mille ruses habiles,  
Nouait, grâce à leur heureuse influence,  
Amitié avec le vice.  
Et toujours depuis lors  
Les plus grandes canailles de toute la multitude  
Ont contribué au bien commun.  
Voici quel était l'art de l'État, qui savait conserver  
Un tout dont chaque partie se plaignait.  
C'est ce qui, comme l'harmonie en musique,  
Faisait dans l'ensemble s'accorder les dissonances.  
Des parties diamétralement opposées,  
Se prêtent assistance mutuelle, comme par dépit,  
Et la tempérance, et la sobriété  
Servent la gourmandise et l'ivrognerie.  
La source de tous les maux, la cupidité,  
Ce vice méchant, funeste, réprouvé,  
Était asservi à la prodigalité,  
Ce noble péché, tandis que le luxe  
Donnait du travail à un million de pauvres gens,  
Et l'odieux orgueil à un million d'autres.  
L'envie elle-même, et la vanité,  
Étaient serviteurs de l'application industrielle.  
[...]

Regardez maintenant cette ruche glorieuse, et voyez  
Comment l'honnêteté et le commerce s'accordent.  
La splendeur en a disparu, elle dépérit à toute allure,  
Et prend un tout autre visage.  
Car ce n'est pas seulement qu'ils sont partis,

Ceux qui chaque année dépensaient de vastes sommes,  
Mais les multitudes qui vivaient d'eux  
Ont été jour après jour forcées d'en faire autant.  
En vain ont-ils cherché d'autres métiers :  
Tous étaient en conséquence excessivement encombrés.  
Le prix des terres et des maisons s'effondre ;  
Des palais merveilleux, dont les murs  
Comme ceux de Thèbes, avaient été élevés par le jeu  
Sont à louer. [...]  
Il n'y a plus d'entreprises de bâtiment,  
Les artisans sont en chômage.  
Aucun peintre n'est plus connu pour son art,  
Les sculpteurs de pierre ou de bois n'ont plus de nom.  
Ceux qui sont restés, devenus sobres, ne sont plus en peine  
De trouver des dépenses, mais de trouver le moyen de vivre. [...]

## MORALE :

Cessez donc de vous plaindre : seuls les fous veulent  
Rendre honnête une grande ruche.  
Jouir des commodités du monde,  
Être illustres à la guerre, mais vivre dans le confort  
Sans de grands vices, c'est une vaine  
Utopie, installée dans la cervelle.  
Il faut qu'existent la malhonnêteté, le luxe et l'orgueil,  
Si nous voulons en retirer le fruit.  
[...]  
Ainsi on constate que le vice est bénéfique,  
Quand il est émondé et restreint par la justice ;  
Oui, si un peuple veut être grand,  
Le vice est aussi nécessaire à l'État  
Que la faim l'est pour le faire manger.  
La vertu seule ne peut faire vivre les nations  
Dans la magnificence ; ceux qui veulent revoir  
Un âge d'or, doivent être aussi disposés  
À se nourrir de glands qu'à vivre honnêtes.